

bientôt. tenant un petit objet noir et ovale que je reconnus du premier coup d'œil pour une médaille.

C'était en effet une médaille de la sainte-Vierge, tout-noircie par un long séjour sur la poitrine du vieux soldat.

« J'ai longtemps cru ce que disaient les camarades, me dit mon oncle en me la montrant; tu comprends? C'était une affaire d'amour-propre: n'est pas qui veut le plus laid de six cent mille hommes, et je l'étais, ajouta-t-il en se redressant. Mais c'était une bêtise, ce qui m'a sauvé, c'est cela. »

Mon oncle en disant ces mots fit le signe de la croix avec sa médaille, la baisa et la replaça soigneusement dans sa poitrine.

J'étais à cette époque, ami lecteur, je l'avoue à ma honte, tout frais sorti des bancs du collège, tout gonflé de ma piétre science, tout boursoûlé de theories impossibles dont je me croyais l'inventeur et dont je n'étais que le colporteur vaniteux; je souris en entendant les dernières paroles de mon oncle, et je souris de nouveau en voyant le geste pieux par lequel il termina sa réponse.

« Tu ris, garçon », dit mon oncle en me regardant fixement.

— Mais, mon oncle...

— Oh! ne te gêne pas, je connais ça; à ton âge nous sommes toujours un peu bêtes à ce sujet et je l'ai été plus que toi. Ainsi donc et présentement (ainsi donc et présentement était la locution favorite de mon oncle), ris à ton aise: quand tu auras bien ri, je t'en dirai plus long.

— Je ne ris plus, mon oncle, et je vous écoute! dis-je, un peu déconcerté par cette rude franchise.

Mon oncle Bellart alluma sa pipe, boutonna soigneusement sa redingote, passa la main sur sa moustache blanche taillée en brosse à dents, croisa sur sa jambe gauche son pied droit recouvert d'une guêtre de drap d'ordonnance et commença ainsi:

« Te rappelles-tu ma mère, la grand'tante Bellart? »

Je fis de la tête un signe affirmatif. Je me rappelais en effet la mère du grenadier. J'étais petit enfant lorsqu'elle mourut, mais c'était une femme remarquable à tant de titres qu'on ne pouvait l'oublier facilement.

Aussi bien ferais-je de vous donner sur le champ le portrait de ma grand'tante Madeleine Bellart, la veuve Bellart comme on l'appelait dans le quartier. Elle occupe une place importante dans ce petit récit et il est bon qu'on la connaisse.

Madame Bellart était en tous points la dignité du grenadier. Elle était grande et fortement charpentée: elle était bonne et simple de cœur. Sa vie avait été une vie de rude labeur et d'émotions profondes. Son fils l'avait quittée pour courir à l'armée: son mari était mort à la suite des coups et des blessures qu'il avait reçus dans une émeute.

« C'était bien ce qui prouvait mon malheur, disait Madeleine Bellart, lorsqu'elle racontait son histoire. »

En effet, Isidore Bellart, le père du grenadier, était le plus doux, le plus pacifique, le plus innocent des merciers et s'il fut compté pendant quelques jours au nombre des victimes de l'émeute, nous pouvions tenir pour assuré que ce fut bien à contre-cœur.

Madame Bellart était restée seule à un âge déjà avancé, car elle s'était mariée fort tard. Ceci se passait au commencement de la Révolution. Pendant quelques années elle reçut de temps en temps des nouvelles de son fils, puis toutes nouvelles cessèrent et la veuve du mercier dut se croire entièrement isolée. Outre ces malheurs involontaires, elle en avait supportés d'autres assez nombreux que son excellent cœur lui avait attirés. Ce fut d'abord le pillage de son magasin parce qu'on y avait découvert des rubans de couleur suspecte et, dans un coin obscur, une petite statue de saint; ce fut une captivité de deux mois à l'abbaye, parce qu'elle avait caché un prêtre dans sa mansarde. Cette fois peu s'en fallut que les malheurs de la veuve Bellart ne fussent terminés. Ce fut enfin la perte de presque toute sa fortune, modeste fortune cependant, fruit de l'économie et du travail, mais que le torrent balaya, tout comme si c'eût été la fortune d'un fermier général ou d'un banquier de la place Vendôme.

De semblables malheurs n'étaient pas rares à cette époque, mais ils n'atteignaient pas toujours des âmes aussi bonnes, aussi sensibles que l'était l'âme de Madeleine Bellart, ma grand'tante. Sous cette rude et robuste enveloppe, il y avait un cœur charmant, tout plein de charité, de tendresse expansive et parmi tous ses malheurs, aucun ne frappa plus fortement la pauvre femme que cette nécessité cruelle, en ce temps de folie révolutionnaire, de cacher à tous son cœur et sa bonté. Ce n'était pas qu'elle tint à la vie pour elle-même, mais elle était mère; depuis quelque temps elle n'avait pas entendu parler de son fils, mais nul ne lui avait dit qu'il fût mort et elle l'attendait chaque jour. La Terreur passa, puis le Directoire, le Consulat, l'Empire. Madeleine attendait toujours le retour de son fils. Depuis quelques années déjà, un grand changement s'était opéré en elle. En 1814, elle avait quatre-vingts ans et si son corps avait conservé toute sa vigueur, si sa taille ne s'était pas courbée, sa vue affaiblie, sa parole brisée, il n'en avait pas été de même de son esprit.

Tout sentiment, toute conscience des événements contemporains ou de date récente avaient cessé d'être pour elle. Du jour où l'âge avait posé sur cette intelligence sa main destructive, Madeleine n'avait plus marché en avant, elle avait rétrogradé. Chaque jour la ramenait plus loin dans ses souvenirs. Elle remontait jusqu'aux jours heureux de son mariage; jusqu'au temps béni où elle faisait sauter sur ses genoux, où elle enlevait dans ses larges mains ce petit Jean-Népomucène qu'elle attendait depuis si longtemps. Je dis qu'elle attendait, car elle n'avait pas cessé

de l'attendre. Seulement celui qu'elle attendait ce n'était pas ce grand garçon de vingt-deux ans qu'elle avait vu, à travers ses larmes, quitter la maison paternelle pour voler à la frontière; c'était moins encore le robuste soldat que devait être Jean, s'il n'était pas mort; Madeleine attendait son fils, ce petit garçon coureur, pressé, gourmand qu'elle embrassait si fort et corrigeait si bien. Elle ne s'inquiétait pas des batailles données où il pouvait assister; mais, si dans la rue passait une lourde charrette; si les cris: Au feu! retentissaient dans le quartier, elle ouvrait la fenêtre et de sa voix restée vibrante et grave:

« Jean! criait-elle, Jean! rentreras-tu, méchant gamin? »

Il arrivait à la bonne vieille de trouver que Jean tardait bien à rentrer; mais elle avait perdu toute conscience du temps; de plus, et ceci va nous ramener au grenadier Bellart, de plus, Madeleine se rappelait bien que la veille ou l'avant-veille, elle n'aurait pu le préciser, le curé, un bon et saint prêtre, le même qui avait béni son mariage, avait donné au petit Jean une médaille de la sainte Vierge, qui avait touché à Jérusalem le tombeau du Notre-Seigneur. Avec une telle sauvegarde, il n'y avait rien à craindre, et le plus grand danger qui pût menacer l'enfant, c'était une verte sermonne en rentrant au logis. Madeleine reprenait sa quenouille et de nouveau se mettait à songer au passé dont elle avait fait son présent. Tout, autour d'elle, était à l'unisson de ses pensées. C'étaient les vieux meubles, les costumes anciens, et dans un coin le lit de Jean, enfant; rien n'y manquait.

Maintenant, lecteurs, que vous connaissez à aussi bien que moi-même ma grand'tante Madeleine, je reviens à mon oncle Jean Népomucène.

« Te rappelles-tu ma mère, la grand'tante Bellart? » m'avait-il dit.

Et j'avais répondu par un signe de tête affirmatif.

Le vieux grenadier continua:

« Quand le curé de la paroisse Saint-Nicolas du Charbonnet m'eut donné cette médaille que tu viens de voir, ma mère me prit à part, j'avais alors douze ans, et me dit:

— Jean, mon enfant, te voilà pour jamais à l'abri du mal, vois-tu bien, si tu veux me jurer de faire toujours, toujours, entends-tu? ce que je vais te demander.

— Je vous le jure, mère, répondis-je avec fermeté.

— Prends ta médaille et fais le signe de la croix. »

Je fis ce qu'elle me demandait.

« Bien, mon enfant; maintenant fais de même tous les soirs, et le danger passera loin de toi, jusqu'à la mort qui te viendra douce et sans tristesse comme à un bon chrétien, si Dieu veut. »

Mon beau neveu, tu peux rire à ton aise. Ce que j'avais juré à ma mère, je l'ai tenu. Chaque jour, j'ai tiré ma médaille, et j'ai fait le signe de la croix. Il faut tout dire, j'ai fait cela comme on exécute une consigne, mais je n'ai cessé de le faire. Comme je n'étais pas plus brave qu'un autre en semblable matière, donc, je me cachais de mon mieux; je tâchais d'être de faction à cette heure-là, ou je me tournais dans mon lit de façon à n'être vu de personne. Au bivouac, c'était plus gênant: aussi j'inventai une méthode toute particulière pour exécuter ma promesse, lorsque nous étions en campagne.

Voici comment je m'y prenais.

Je tirais ma médaille en ayant soin de laisser débouclonné le quatrième bouton de mon habit; je portais la main à mon front et je me grattais doucement; puis je rabaisais la main à la poitrine et je boutonuais le quatrième bouton; puis je portais ma médaille à l'épaule gauche et je rajustais mon épaulette; puis à droite, où l'épaulette avait aussi besoin d'être rajustée. Cela fait, je remettais ma médaille à sa place. Tu vois bien, mon garçon, que j'ai été encore plus bête que toi là-dessus. Et c'est un vieux soldat qui avoue franchement sa lâcheté.

Toujours est-il que je ne manquai pas de parole à ma mère et que je dus à cela, et non à ma laide frimousse de traverser sans accroc des buissons où tant d'autres ont laissé leur peau.

Je t'ai dit que j'avais tout oublié, excepté ma promesse et c'est vrai de point en point. De tout ce que j'avais appris autrefois je n'avais gardé que cela. Ce signe sacré était le seul et faible lien qui me rattachait à Dieu et à ma mère. Les enseignements du curé, les bons entretiens de ma pieuse mère, tout cela était envolé et si bien envolé que je n'en avais gardé nul souvenir. Il y avait de bien mauvaises compagnies dans notre régiment; mais la mienne était la plus mauvaise; il y avait de tristes sujets dans ma compagnie; mais, pour le mal, je ne le cétais à aucun d'eux. On le disait, et j'en étais content; idiot! triple butor!

Ici, l'oncle Bellart laissa tomber sa tête dans ses mains. Nous restâmes un instant silencieux; puis se redressant, il dit:

« Je ne te raconte pas cela pour me vanter, mon garçon; il y a longtemps que je ne me vante plus de cela; au contraire, j'en rougis. »

En effet, le rouge de la honte couvrait le front ridé du vieux soldat. J'avais le cœur ferme comme un roc ou comme un philosophe de vingt ans, et cependant ce spectacle me fit pleurer. Bravo oncle Bellart!

« Je te raconte cela pour ton utilité particulière. Ne fais jamais par bravade ce que plus tard il te faudrait faire par honte: c'est trop gênant, sans compter... »

— Sans compter quoi, mon oncle? fis-je, complètement intéressé par cette conversation.

— Patience! mon neveu, ça va venir. Je reprends mon histoire. »

Quand vint la dernière guerre et le dernier combat, quand ma dernière cartouche fut brûlée et l'autre parti, ce fut comme un voile qui tombait devant moi. Le régiment était licencié, licencié! La moitié des camarades étaient morts; l'autre moitié blessés, retournés au pays, disper-

sés. J'étais seul. Pour la première fois, je compris vaguement jusqu'à quel point j'avais été misérable; depuis vingt-dix ans je n'avais pas une seule fois écrit à ma mère. Je me mis à compter quel âge elle pouvait avoir et je trouvai quatre-vingts ans. Quant à mon père, je versai une larme en songeant à lui; le pauvre homme devait être mort depuis longtemps déjà. Malgré le grand âge que ma mère devait avoir, je ne sais quoi me disait que je la retrouverais; j'étais en ce moment à Troyes en Champagne, je mis le sac au dos et en route pour Paris.

Je partis le soir pour éviter la chaleur; c'était l'heure où je faisais d'habitude le signe de la croix avec ma médaille. Je le fis ce jour-là plus consciencieusement que d'habitude, et au bout d'une heure même je parvins à me rappeler les paroles sacramentelles: je fus tout fier de ce résultat, si fier qu'en marchant je le répétais sans cesse. Bien m'en prit, comme tu vas le voir.

Ce fut aussi le soir que j'arrivai rue Saint-Victor et que je reconnus, non sans une vive émotion, la maison où j'étais né, la boutique où vivaient autrefois mes parents. J'y jetai un coup d'œil furtif; un brave homme de mon âge environ occupait au fond, derrière le comptoir, la place où si longtemps s'était tenue ma mère; dans l'arrière-boutique, une femme jeune encore préparait un repas. J'entrai:

« Madame Bellart? » dis-je.

Ma voix sans doute était tremblante, ma démarche troublée, car le mercier me regarda fixement sans me répondre.

« Madame Bellart? » repris-je avec plus de fermeté.

— Est-ce que vous la connaissez? demanda le mercier.

— Est-ce qu'elle est vivante? m'écriai-je.

— Est-ce que vous êtes son fils? reprit-il.

Le bruit que nous faisons, car nous parlions très-haut, attira la jeune femme; elle comprit à l'expression de mon visage, l'anxiété de mon cœur et me dit doucement:

« Madame Bellart demeure au second, Monsieur, et si vous êtes son fils Jean, elle vous attend. »

Je n'en écoutai pas davantage et je m'élançai dans l'escalier. Seulement, en montant je me demandai comment il se faisait que ma mère m'attendit après vingt-deux ans de silence absolu. J'étais très-loin de prévoir ce qui allait se passer.

Lorsque j'entrai dans la chambre où ma mère demeurait seule depuis si longtemps, je vis une femme droite, grande, proprement vêtue à la vieille mode; je la reconnus aussitôt. Quelques rides de plus, des cheveux blancs sortant en grandes boucles de son bonnet plissé; il n'y avait que cela de nouveau. Mais les yeux étaient vifs comme autrefois; un sourire doux et bienveillant courait sur ses larges lèvres, encore roses, sur ma foi!

Je m'arrêtai tout ému, et cela donna le temps au mercier et à sa femme qui m'avaient suivi à mon insu d'entrer dans la chambre.

« Madame Bellart, crièrent-ils en duo, c'est votre fils! »

Ma mère, qui jusque-là m'avait regardé sans me reconnaître, fixa sur moi un regard sévère; je baissai les yeux. Je me sentais coupable et j'étais résigné à tout écouter, mais je veux être pendu si je croyais être traité comme je le fus.

Ma mère, après m'avoir examiné des pieds à la tête, comme un général inspecteur, s'approcha de moi et me prenant par l'oreille:

« Ah! polisson, dit-elle, où es-tu encore allé courir, voilà huit jours que tu as décampé; cette fois, tu le payeras cher. »

Je restai stupéfait et je jetai sur le mercier et sa femme un coup d'œil inquiet. Tous deux se penchèrent vers moi, l'un à droite, l'autre à gauche.

« Elle a perdu la mémoire, me dit le mari.

— Elle vous croit encore enfant, me dit la femme.

« Il ne faut pas la contrarier, reprit-ils en chœur. »

Pendant ce temps, ma mère me tirait l'oreille et m'administrait deux ou trois taloches. Cela m'était égal, j'avais bien autre chose à penser. Cette réception était si imprévue que je ne savais comment y répondre.

Enfin, je pris une résolution, espérant bien en être quitte pour quelques heures de plaisanterie et nullement disposé, je l'avoue, à jouer, au logis, le rôle d'un gamin qu'on punit et qu'on réprimande. Je pris ma voix la plus fûtée, mon air le plus innocent et je répondis:

« Dame! maman, j'ai été jouer avec le petit Naquet. »

Le petit Naquet était autrefois le compagnon de toutes mes expéditions. Nous nous étions depuis perdus de vue et je l'avais retrouvé à Eylau lieutenant de hussards. Le pauvre garçon y fut tué d'un éclat d'obus.

« Encore ce gamin de Naquet! en voilà un qui finira mal, s'écria ma mère.

— Pus si mal, grommelai-je entre mes dents, lieutenant, décoré et mort en chargeant les Russes, pas si mal. »

Cependant, les accès de sévérité de ma mère duraient d'ordinaire fort peu, et sous ce rapport, elle avait gardé fidèlement ses habitudes. Elle finit par lâcher mon oreille et congédia poliment les voisins. Nous restâmes seuls.

Je posai mon sac dans un coin, mon bâton dans un autre et je m'appretai à raconter à ma mère mes campagnes et mes expéditions; ma petite histoire de la grande armée. Bast! il s'agissait bien de la grande armée.

Nous causâmes fort tard, ma mère et moi; mais ce fut du sermon que le curé avait prononcé le dimanche précédent, — il y avait plus de trente ans, — des devoirs que je n'avais pas faits, des leçons que je n'avais pas apprises. J'essayais de couler de temps en temps quelque histoire du régiment, mais ça ne prenait pas du tout.

Vers minuit, ma mère m'envoya coucher dans une petite chambre où se trouvait mon lit d'enfant. Avant de m'embrasser sur le front, comme

elle faisait autrefois, elle me prit par la main:

« As-tu fait ta prière, Jean? me dit-elle.

— Moi, maman? répondis-je assez embarrassé.

— Oui, toi; et ton signe de croix, ta médaille? La digne femme n'avait rien oublié; heureusement que, sur ce point, j'étais en règle.

« Oui, maman! » m'écriai-je. Et tirant ma médaille; je fis le signe de la croix.

Ma mère m'embrassa, et j'allai me coucher, non dans mon lit, où je n'aurais pu seulement coucher mes guêtres, mais par terre; j'y étais habitué.

« Allons, me dis-je, avant de m'endormir, rôle d'idée qu'a la mère; c'est égal, cela fait du bien d'être chez soi, et d'entendre dormir à quelques pas quelqu'un qui vous aime. Cependant cette comédie-là ne peut durer; demain je m'en expliquerai franchement. »

Le lendemain ce fut comme la veille; du moment que la vue de ma face ridée et de ma moustache grisonnante n'avait pas, dès le premier moment, trompé ma mère, il n'y avait pas de chance qu'elle revint de son erreur. Elle semblait si heureuse, du reste, elle se complaisait si gentiment dans tous ces détails, et par-dessus tout, elle m'aimait tant, et je me trouvais si heureux d'être aimé ainsi, que je me résignai alors à être traité au logis comme un petit garçon.

Dehors je prenais ma revanche, et j'avais le bonheur de voir ma grande taille, ma décoration et ma figure épouvantable faire retourner et arrêter les passants. Seulement j'étaisroudé lorsque e m'attardais dans cette exhibition de moi-même, ou, ce qui m'arrivait encore assez souvent, lorsque je restais un peu plus tard que d'habitude à causer et à boire au café avec quelques anciens camarades que j'avais retrouvés. En somme, cela n'allait pas mal, et je commençais à m'y faire, lorsqu'un matin ma mère m'appelle au moment où je m'appretais à sortir.

« Jean, dit-elle, où vas-tu? »

— Promener, répondis-je de ma voix naturelle, c'est-à-dire d'une voix fort rude.

— Promener! dit ma mère, imitant mon accent; tu n'iras pas promener. Tu vas venir avec moi.

— Et où cela? dis-je assez contrarié, car j'avais projeté une partie de billard avec un ancien artilleur de la garde.

— Au catéchisme, » répondit ma mère avec une parfaite tranquillité.

Je fis un bond terrible, comme si on eût démasqué devant moi une batterie:

« Au ca-té-chisme?... répétais-je en scandant mes paroles.

— Au ca-té-chisme, reprit ma mère, m'imitant pour la seconde fois. »

Je voulus regimber. Ma parole d'honneur! cela me semblait un peu trop fort de café. Au catéchisme! un grenadier de la garde, un coureur, un vaurien comme moi, l'auteur et le héros des Mille et une aventures du caporal Maraudet de la Maraude! Non, cent fois non!

Sais-tu ce que me valut ma résistance, mon neveu? Elle me valut la plus belle paire de soufflets que jamais homme de six pieds ait reçue de la main d'une femme.... et j'allai au catéchisme.

Il y avait là trente ou quarante gamins qui riaient en me voyant entrer, et qui riaient d'autant plus que mon histoire était connue dans tout le quartier. Le curé qui faisait le catéchisme la connaissait aussi, et ne témoigna aucun étonnement en me voyant entrer. J'ai su plus tard que la veille, ma mère était allée le trouver pour lui parler de ce sujet, et qu'il avait joyeusement pris part au complot qui se tramait contre moi.

Lorsque j'appris cela, j'avais déjà changé de conduite, de principes surtout; aussi je n'en ai jamais voulu au digne homme, qui avait saisi adroitement l'occasion de sauver une âme.

La première leçon de catéchisme m'ennuya fort; je n'y comprenais rien; mais j'étais humilié de me trouver en compagnie d'enfants. En sortant ma mère me dit:

« Allons! va jouer avec eux et rentre de bonne heure. »

Les enfants entendirent ces mots et m'entourèrent. L'un d'eux admira ma taille, l'autre ma moustache, un troisième ma croix; un quatrième à l'air fûté me cria:

« Oh! que tu es laid! »

Cela me rappela le régiment, le colonel qui, le jour où je fus décoré, me présenta à l'empereur en lui disant:

« Sire, voici l'homme le plus brave, le plus grand et le plus laid de mon régiment. »

Je me rappelai tout cela, et je retrouvai ma gaieté. Dix minutes après j'avais un gamin sur chaque genou, les autres faisaient cercle, et je racontais la bataille d'Iéna.

La semaine suivante je retournai au catéchisme, toujours conduit par ma mère. Je devais ce jour-là raconter Austerlitz; soit pour cette raison, soit pour toute autre, je ne m'ennuyai pas autant. J'écoutai le curé, je répondis à ses questions; et puis les enfants ne riaient plus. Quant à ma mère, elle était enchantée, ravie.

Ce manège dura trois mois. Je me laissais faire sans plus regimber. Franchement même je commençais à prendre goût à ce que j'appelais autrefois un tas de bêtises. Tout cela me paraissait simple et vrai. Les enfants, qui m'avaient pris en amitié, me demandaient des conseils. J'avais senti d'abord dans mon cœur deux ou trois mauvais mouvements, comme, par exemple, de me moquer des leçons du curé; l'instinct de la discipline m'avait retenu: « Faut pas gêner les instructeurs, » me dis-je; et je repoussai les mauvais mouvements. Bientôt ce fut tout le contraire; j'expliquais aux enfants ce qu'ils n'avaient pas compris; seulement je ne comprenais pas toujours très-bien moi-même.

Un jour une question du petit garçon qui m'avait trouvé laid m'embarrassa fort. J'allai trouver le curé chez lui pour lui demander une explication. Je m'attendais à recevoir un sermon sur la nécessité de pratiquer ce qui m'était enseigné; le vieux prêtre fut plus adroit; il fit appor-